



En Egypte, le journal bouleversant de la disparition d'une mère

Dans un documentaire plein d'humour et d'élégance, Namir Abdel Messeeh envisage avec pudeur la question de la continuité de la vie

LA VIE APRÈS SIHAM

■■■■■

Il y a des rendez-vous qu'on ne manque pas. Celui qu'on a pris avec Namir Abdel Messeeh date de 2012, c'est dire. Cette année-là, cet homme placide, né en Egypte en 1974, arrivé en France à l'âge de 2 ans, passé par la Fémis, réalise son premier long-métrage, *La Vierge, les coptes et moi...* En vérité, Siham, sa mère, y tient une place supérieure à celle de la Vierge et des coptes réunis – à ceci près que la Vierge et les cop-

tes, chrétiens d'Egypte, c'est encore une façon de rendre un culte à la mère. Cette autofiction nous ravissait, prouvant au passage que les juifs, et Woody Allen plus particulièrement, n'avaient pas le monopole de la névrose familiale.

Et voici qu'en 2026, après avoir disparu de la circulation comme cinéaste, Namir Abdel Messeeh fait, à 51 ans, sa réapparition pour – devinez quoi – nous parler de sa mère. Plus sérieusement, et plus tragiquement, pour nous annoncer, à la quatrième minute, la mort de cette femme si vivante, et envisager – dans ce journal pudique,

plein d'humour et d'élégance – tout bonnement la question de la continuité de la vie. Après avoir passé le temps de son premier long-métrage à vouloir filmer une apparition de la Vierge, selon le témoignage de sa mère qui jurait l'avoir vue, Namir se confronte ici à une réalité non moins complexe : la disparition de sa mère.

Et c'est ici qu'un personnage inattendu, qu'on appellera le père, sort de la semi-clandestinité où son peu de goût pour la parole le maintenait, pour obligeamment donner un coup de main paternel à son rejeton, en joignant sa peine

à la sienne et en acceptant d'éclairer quelques bribes de son roman familial. Ce qui se passe dès lors est singulièrement touchant. Car c'est moins l'image de la mère qui va remonter dans le film que le personnage de monsieur Messeeh père qui va s'y révéler, si inconsolable de sa perte qu'il ne tardera d'ailleurs pas à la rejoindre.

Secret sentimental

Dans l'interstice, Namir lui aura fait enregistrer un message personnel à sa femme (« *Tu es toujours vivante avec nous. A bientôt* »), épluche le courrier de sa

mère et retourne en Egypte trouver sa vieille tante qui l'a élevée jusqu'à ses 2 ans. Il découvre alors un secret sentimental tenant à la vie préconjugale de sa génitrice, insère des extraits de films de Youssef Chahine (1926-2008) pour souffler sur ces braises romanesques et accompagne dignement son père à l'Ehpad, où il tente encore de le divertir.

Au passage, vous surprendrez cette scène brève mais bouleversante – rarement vue dans cette puissance de vérité au cinéma – d'un père touché au plus profond de son amour et de son impuis-

sance par les larmes de son fils, qui lit une lettre de sa mère adressée à l'enfant qu'il était. La beauté de ce film a beaucoup à voir avec le dénuement solidaire qui saisit à ce moment les deux hommes. Ainsi, dans l'appartement de ses parents désormais vide, le fils, mais aussi bien le cinéaste puisque c'est la vocation même de son art, peut-il dire avec une simplicité qui touche au sublime : « *Nous avons été là, et c'était beau.* » ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire franco-égyptien de Namir Abdel Messeeh (1 h 16).